Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

46 | 2011
Accueil et formation des enfants étrangers en France de la fin du XIX^e siècle au début de la Deuxième Guerre mondiale

L'accueil dans les écoles de Valence des enfants des premiers réfugiés arméniens (1923-1936)

Jean-Sébastien Gauthier

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/dhfles/2126
DOI : 10.4000/dhfles.2126
ISSN : 2221-4038

Éditeur
Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2011
Pagination : 73-104
ISSN : 0992-7654

Référence électronique
Jean-Sébastien Gauthier, « L'accueil dans les écoles de Valence des enfants des premiers réfugiés arméniens (1923-1936) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 04 septembre 2012, consulté le 31 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/dhfles/2126 ; DOI : https://doi.org/10.4000/dhfles.2126

Ce document a été généré automatiquement le 31 mai 2021.

© SIHFLES

L'accueil dans les écoles de Valence des enfants des premiers réfugiés arméniens (1923-1936)[1]

Jean-Sébastien Gauthier

1 Les premiers réfugiés arméniens s'installent à Valence entre juillet 1922 et octobre 1923. Rescapés du génocide perpétré par le gouvernement Jeune-Turc en 1915 et lancés sur les routes de l'exode, ils remontent la vallée du Rhône depuis Marseille, à la recherche d'un emploi et d'un logement. Pour certains, Valence n'est qu'une étape dans la vallée du Rhône. Pour d'autres, un lieu de fixation définitif.

2 Après des propos généraux concernant les circonstances de l'arrivée en masse d'Arméniens à Valence, j'aborderai les conditions de l'organisation de l'accueil dans certains établissements scolaires de la ville, avant de traiter, au travers de quelques exemples, les profils scolaires des premiers réfugiés, ceci à partir notamment de la perception de leurs résultats en français. Je ferai alors le point sur une expérience singulière d'accueil d'élèves non francophones à l'école de filles de la rue Madier Montjau.

1 - L'arrivée et l'installation des Arméniens à Valence

De l'exil à Marseille

3 Suite à l'exode ayant suivi le génocide de 1915, certains rescapés vont trouver refuge dans les pays de la péninsule balkanique. D'autres commencent déjà à arriver en France. Des survivants de la catastrophe se sont aussi disséminés dans les localités arabes, en territoire ottoman, laissés à leur triste sort. Femmes et enfants, majoritairement, constitueront la base des futures communautés arméniennes de Syrie, du Liban et de tout le Proche-Orient. En 1918, la Cilicie anatolienne passe sous protection des troupes anglo-françaises. Cette région, déjà sous influence française depuis les accords de Sykes-Picot de 1916, attire près de 150 000 Arméniens émigrés en

Syrie et en Mésopotamie. Dès janvier 1919 débute une vaste opération de rapatriement des réfugiés, de courte durée, vers la Cilicie. En effet, en 1921, la Cilicie est cédée par Clemenceau à Mustapha Kemal. C'est le début d'un nouvel exil vers la Syrie et le Liban. À la fin de l'année 1921, des dizaines de milliers d'Arméniens sont présents dans les villes d'Alexandrette, d'Alep, de Damas et de Beyrouth, ce qui fait du Liban le plus grand centre de regroupement des orphelins arméniens. Une estimation porte à 200 000 le nombre total de réfugiés en Syrie et au Liban. Ceux-ci se regroupent, formant ainsi d'immenses camps de réfugiés. Le plus important est celui situé près de Beyrouth, dans la localité de Madawar. À partir de 1925, et notamment dans les années 30, le HCR français cherche à établir définitivement les populations arméniennes réfugiées en Syrie et au Liban et fait la promesse de construire des quartiers urbains des centres ruraux. Les associations compatriotiques arméniennes se chargent de récolter de l'argent pour la construction d'églises et d'écoles. Des associations se chargent de l'instruction et de l'éducation des orphelins. L'idée que la reconstruction passe par l'instruction des plus jeunes s'impose très rapidement et prédomine. L'apprentissage d'un métier est intégré au sein des orphelinats. Des écoles sont également ouvertes dans les camps, comme l'école Sahaguian du Grand camp de Beyrouth, l'école maternelle Mesropian du camp des réfugiés d'Amanos, l'école arménienne de Damas, l'école-orphelinat Kékélian à Dörtyol, l'école du camp d'Alep et beaucoup d'autres.

4 L'arrivée des Arméniens en France est fortement liée au contexte géopolitique du Proche-Orient et notamment à l'évacuation de Smyrne par les troupes kémalistes et à l'entrée de ces mêmes troupes en Cilicie. Marseille est la principale porte d'entrée en France des Arméniens.

5 L'installation à Marseille, puis en France, des migrants arméniens résulte la plupart du temps d'un concours de circonstances. Désireux souvent d'aller s'installer aux États-Unis, la plupart des réfugiés se sont vus fermer les portes de ce pays pour de multiples raisons (faillite de la compagnie maritime de transport choisie, ou rapprochement de parents déjà installés en France). Les Arméniens entrent en France de plusieurs manières :

1. Sous l'impulsion de la situation économique et démographique de la France.
2. Par l'action canalisatrice et protectrice de la SDN. Celle-ci se charge de l'encadrement des réfugiés, en créant le HCR, le 27/06/1921, chargé de l'aide matérielle, juridique et politique, et transféré au Bureau international du travail (BIT) en 1924.
3. « Grâce » à la condition d'apatridie des Arméniens de Turquie (le retour étant rendu impossible).
4. Par le système de contrat de travail.

6 Ce dernier mode prend très rapidement le relais. Un véritable réseau s'établit entre les entreprises françaises, les Arméniens de Marseille (l'Office National Arménien) et des commissionnaires établis dans les principales villes libanaises et syriennes. Il arrive même que le HCR établi à Beyrouth serve d'intermédiaire entre l'industriel français et l'ouvrier libanais.

7 Les arrivées d'Arméniens en France sont très encadrées par le gouvernement français. Très rapidement, les relations avec les autorités françaises sont progressivement empreintes de rapports de force. En août 1924, le préfet des Bouches-du-Rhône intervient vis-à-vis de la situation du camp Oddo de Marseille qui se trouve modifiée par l'installation permanente de réfugiés arméniens. Il se prononce en faveur d'une

évacuation progressive du camp. Mais rien ne change. La pression du ministère devient alors plus forte : il est prévu de retirer la carte d'identité à tout opposant à un travail hors de Marseille. En effet, les autorités se hâtent de trouver des solutions pour permettre l'embauche rapide et la dissémination des immigrés sur le territoire français. Selon le ministère de l'Intérieur, toute agglomération d'étrangers échappe complètement aux services responsables. L'autorité du directeur arménien du camp est contestée par l'Inspection générale des Services administratifs qui propose un fonctionnaire relevant du ministère de l'Intérieur et du ministère du Travail, avec comme fonctions principales d'assurer la police du camp et de diriger les individus sur les lieux de travail. Le 15 juillet 1925, une première décision de fermer le camp Oddo est prise. La fermeture est constatée en avril 1927. Au bout de quelques années ne reste à Marseille qu'une faible partie de cette migration. Les deux-tiers des réfugiés par Marseille sont partis vers l'étranger ou d'autres lieux en France[2]. Des collectivités entières sont ainsi poussées à se déplacer, sous l'impulsion du gouvernement ou d'organismes officiels. Le premier noyau d'Arméniens à s'installer à Issy-les-Moulineaux (environ 10 000 personnes[3]) fut dirigé par les autorités françaises depuis Marseille, vers 1923. Le ministère de l'Agriculture, en relation étroite avec le BIT, arrange le placement d'orphelins arméniens réfugiés dans des familles françaises.

L'arrivée et l'installation des Arméniens à Valence

8 Après leur arrivée à Marseille, des familles arméniennes sont orientées assez rapidement vers des lieux d'embauche comme Valence par les offices de placement. Une fois sur place, elles se regroupent par localités d'origine.

9 Des entreprises locales, au premier rang desquelles figurent « les ateliers de construction de la Drôme », les recrutent. Le meilleur gage de sécurité et de perspective pour les réfugiés est l'obtention d'un contrat de travail ou certificat d'embauche. L'administration française précise à cet effet un certain nombre d'obligations auxquelles sont soumis les entrepreneurs français comme les travailleurs. En vertu d'une période d'embauche plus ou moins longue (souvent une année), l'employeur s'engage à fournir la nourriture, le logement, les soins médicaux, un salaire. Les « ateliers de construction de la Drôme » à Valence font partie de ces entreprises. La société Gilibert et Tézier ou encore « la réglisserie dauphinoise », autres employeurs valentinois, semblent ignorer ces obligations[4]. Ailleurs, les entrepreneurs ont pu procéder différemment. M. Archambaud, entrepreneur albenassien, est venu directement recruter des orphelins sur les quais de Marseille. M. Cuzon, directeur de la SLSA, société décinoise, se rend directement en Grèce pour recruter des familles entières de travailleurs. Des familles viennent s'installer plus au nord de Valence à Romans entre 1923 et 1925. Certains de leurs membres travailleront dans les tanneries, les ateliers ou usines de chaussures de la cité romanaise ou encore comme cordonniers.

10 La quête d'un logement est une priorité pour les migrants qui arrivent à Valence. Certains lieux servent de point d'accueil, plus ou moins temporaire, aux réfugiés transitant par Valence ou s'y installant le temps de dénicher un logement plus décent. Les familles y reçoivent une première aide matérielle. C'est ainsi que certains trouvent un accueil temporaire au n° 79 avenue Sadi Carnot (l'Hôtel de Russie) et au n° 2 côte des Chapeliers (le « Kemp » appelé encore cité Margerie). D'autres s'installent plus au sud sur des terrains situés avenue Victor Hugo et mis à disposition par la Société des

« Ateliers de Construction de la Drôme ». Un campement s'y improvise. Il semble que ce soit le premier lieu d'installation des Arméniens à Valence[5]. En plus des vieux wagons abandonnés et des baraquements mis à leur disposition, la construction de maisons en planches indépendantes y est encouragée[6]. La direction des ateliers se charge de leur fournir gratuitement *le bois de chauffage et l'éclairage électrique.* Un jardin est également concédé à chaque maison. Le recoupement de plusieurs sources[7] laisse entendre que la présence d'une « classe » arménienne n'est pas à exclure dès cette époque. Les enfants ont-ils été immédiatement scolarisés dans les écoles communales de la ville ? Certainement, mais là encore, rien ne peut-être affirmé avec certitude. D'autre part, très rapidement, des individus s'établissent dans le centre ville, dans des logements plus ou moins insalubres, situés dans un espace délimité par les rues Bouffier, Balthazar Baro, Quatorze Cantons, Farnerie et Madier Montjau, constituant ainsi le cœur de la « Petite Arménie » valentinoise. Il reste néanmoins très difficile d'établir une chronologie rigoureuse et précise de cette phase d'installation à Valence, les sources étant souvent contradictoires[8]. Les enfants en âge d'aller à l'école sont scolarisés dans des écoles du centre ville. C'est à partir de l'année scolaire 1923-1924 qu'y sont constatées les premières inscriptions, alors peu nombreuses.

L'essor de la communauté arménienne valentinoise

11 Si les Arméniens ont tenté de se réorganiser à Marseille autour de leurs élites, de leurs écoles et de leurs églises, il en va différemment dans les nouvelles villes de départ où tout est à construire et où un autre rapport à l'éducation va progressivement voir le jour au sein des familles.

12 La lecture des lieux de naissance de cette population réfugiée fait apparaître une population majoritairement rurale, venant de toute l'Anatolie. Les lieux de naissance des premiers élèves arméniens scolarisés à Valence sont le reflet de cette diversité puisque deux sont nés à Constantinople, deux à Stanoy, un à Afion Karahissar et un dernier à Ak Chéhir. Cet éparpillement géographique se confirme chez ceux arrivés par la suite. Quelques-uns naissent durant l'exil de leur famille. Avant leur arrivée en France et à Valence, des orphelins sont accueillis dans les orphelinats d'Athènes, de Corfou, de Corinthe, de Thessalonique en Grèce (...) et ceux d'Alep, d'Antélias, de Ghazir (...) en Syrie et au Liban[9]. À leur arrivée à Valence, les individus se regroupent selon leur ville d'origine en Anatolie. Les communautés villageoises revivent dans les appartements des rues occupées du quartier arménien. Des liens forts unissent certaines familles amenant leurs membres à se rencontrer et à se côtoyer, notamment dans le cadre de veillées. De grandes réunions hebdomadaires regroupent les membres d'une même région ou d'un même village. Très rapidement, la communauté valentinoise se structure autour d'un ensemble d'« institutions » à caractères culturel, cultuel et politique. Toutes ces associations, compatriotiques, culturelles, politiques et sportives qui apparaissent rapidement, contribuent à encadrer les membres de la communauté ainsi que tous les individus ou familles arrivant à Valence. Certains lieux revêtent une importance particulière.

13 Parmi ces premiers arrivants, peu connaissent le français. Les individus maîtrisant le mieux la langue française se font les intermédiaires avec la société locale et interviennent parfois publiquement[10]. Dans les familles, les parents ne maîtrisaient en général pas l'arménien qui n'avait pas été appris. Ils utilisaient essentiellement la

langue turque dans leurs échanges quotidiens qui elle-même n'a pas été transmise aux enfants (par pudeur et par ressentiment vis-à-vis du génocide). Parallèlement, les enfants reçoivent une éducation arménienne, d'abord dans un cadre familial, puis de manière plus organisée dans le cadre d'une « école arménienne ». Le jeudi, ils fréquentent les cours d'arménien. Il est difficile de déterminer le niveau d'instruction des familles à leur arrivée à Valence. Certains parents ont pu recevoir une instruction plus ou moins poussée en Anatolie. Les plus favorisés sont les individus venant de Constantinople. Certaines régions d'Anatolie restent sous-scolarisées à la veille du génocide de 1915. D'autre part, selon les lieux d'origine ou les lieux fréquentés durant l'exil, les réfugiés arméniens ont pu recevoir des rudiments linguistiques (anglais et français principalement).

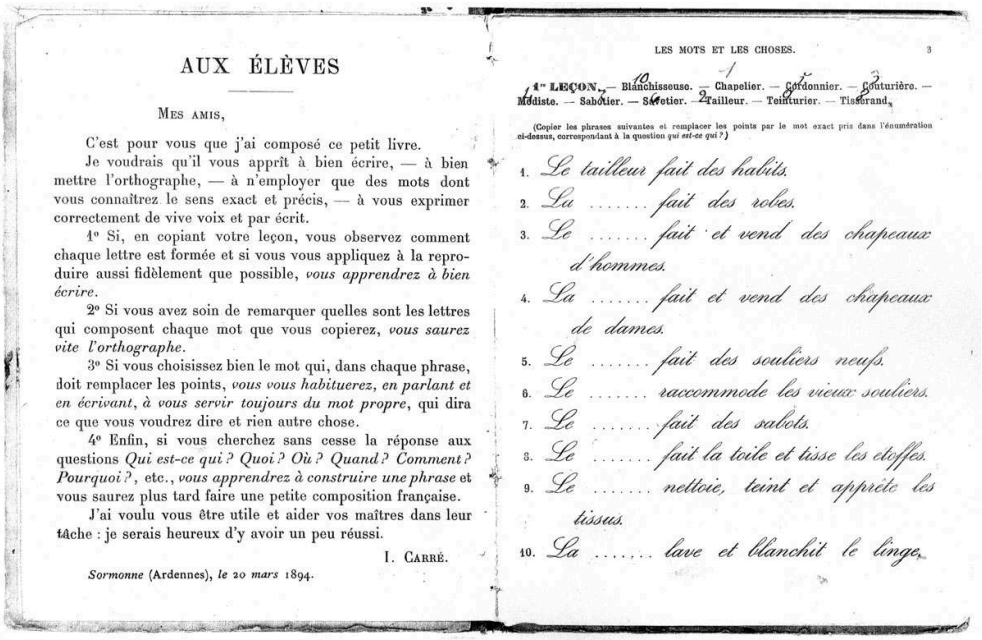
2 - L'accueil dans les écoles

L'entrée des réfugiés arméniens dans les écoles de la ville

14 Contrairement à la situation connue dans d'autres villes françaises[11], les enfants des familles accueillies à Valence sont scolarisés très rapidement, voire immédiatement, dans certaines écoles de la ville. C'est ce qui ressort de la lecture des sources consultées, même si celles-ci sont très lacunaires et peu nombreuses. C'est donc principalement au sein des écoles communales[12] ou de certaines écoles catholiques que les familles arméniennes vont rechercher l'intégration de leurs enfants, même si l'instruction n'est pas la priorité immédiate de ces premières familles dans le plus complet dénuement au moment de leur arrivée et de leur installation à Valence[13].

15 Le nombre d'enfants va rapidement croître au fil des arrivées et des installations dans la ville. L'objectif va être double pour les écoles de Valence, concernées par l'accueil. D'une part, il faut accueillir ces nouveaux élèves. D'autre part, il faut leur permettre de suivre un parcours scolaire au sein de l'école primaire française. L'action des enseignants va être déterminante en ce sens qu'elle va fournir aux enfants un nouveau cadre scolaire, culturel et linguistique.

Extrait de la première leçon d'un manuel de français (*Cours élémentaire des écoles primaires. Le Vocabulaire Français. Étude méthodique et progressive des mots de la langue usuelle*, par I. Carré, Armand Colin et Cie, éditeurs, Paris, 1899) en usage dans une école de Marseille dans les années 30 (collection A.R.A.M.).



AUX ÉLÈVES

MES AMIS,

C'est pour vous que j'ai composé ce petit livre.

Je voudrais qu'il vous apprît à bien écrire, — à bien mettre l'orthographe, — à n'employer que des mots dont vous connaîtrez le sens exact et précis, — à vous exprimer correctement de vive voix et par écrit.

1° Si, en copiant votre leçon, vous observez comment chaque lettre est formée et si vous vous appliquez à la reproduire aussi fidèlement que possible, *vous apprendrez à bien écrire.*

2° Si vous avez soin de remarquer quelles sont les lettres qui composent chaque mot que vous copierez, *vous saurez vite l'orthographe.*

3° Si vous choisissez bien le mot qui, dans chaque phrase, doit remplacer les points, *vous vous habituerez, en parlant et en écrivant, à vous servir toujours du mot propre*, qui dira ce que vous voudrez dire et rien autre chose.

4° Enfin, si vous cherchez sans cesse la réponse aux questions *Qui est-ce qui? Quoi? Où? Quand? Comment? Pourquoi?*, etc., *vous apprendrez à construire une phrase* et vous saurez plus tard faire une petite composition française.

J'ai voulu vous être utile et aider vos maîtres dans leur tâche : je serais heureux d'y avoir un peu réussi.

I. CARRÉ.

Sormonne (Ardennes), *le 20 mars* 1894.

LES MOTS ET LES CHOSES. 3

1re LEÇON. — Blanchisseuse. — Chapelier. — Cordonnier. — Couturière. — Modiste. — Sabotier. — Savetier. — Tailleur. — Teinturier. — Tisserand.

(Copier les phrases suivantes et remplacer les points par le mot exact pris dans l'énumération ci-dessus, correspondant à la question *qui est-ce qui?*)

1. Le tailleur fait des habits.
2. La ..... fait des robes.
3. Le ..... fait et vend des chapeaux d'hommes.
4. La ..... fait et vend des chapeaux de dames.
5. Le ..... fait des souliers neufs.
6. Le ..... raccommode les vieux souliers.
7. Le ..... fait des sabots.
8. Le ..... fait la toile et tisse les étoffes.
9. Le ..... nettoie, teint et apprête les tissus.
10. La ..... lave et blanchit le linge.

16 Les premières années suivant l'arrivée des premiers réfugiés peuvent être considérées comme des années d'observation, durant lesquelles l'École tente de répondre à l'arrivée d'un public scolaire différent mais toutefois pas trop éloigné des préoccupations et des habitudes professionnelles des instituteurs. Ces derniers ont connu pour la plupart l'époque où l'école de la République se devait de soumettre les campagnes françaises à la langue française.

17 À cette époque, les écoles primaires ne sont pas mixtes, mises à part les écoles primaires du Calvaire, de la Crozette ainsi que les écoles maternelles de la ville.

18 La présence des Arméniens (garçons et filles) se fait progressivement plus visible dans les écoles du centre ville et de la Basse-Ville. Les arrivées de nouveaux réfugiés s'échelonnent tout au long des années 20 et au début des années 30. Au premier rang des écoles d'accueil figurent l'école de garçons du Palais et l'école de filles de la rue Madier Montjau.

19 La présence d'étrangers, et surtout d'Arméniens (présence massive), amène des changements au niveau des écoles. Leur nombre croissant poussent les autorités municipales et académiques à ouvrir de nouvelles classes dans les écoles concernées. Cette croissance s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus vaste de hausse des effectifs des élèves scolarisés à Valence. Le nombre d'enfants d'origine arménienne passe de 56 (année scolaire 1929-1930) à 65 (en 1930-1931) puis à 75 (en 1931-1932) à l'école de garçons du Palais. De même à l'école de filles de la rue Madier Montjau, le nombre d'Arméniennes inscrites est de 44 en 1929-1930, 57 en 1930-1931 et 65 en 1931-1932[14].

20 Les plus jeunes enfants sont scolarisés dans les écoles maternelles des rues Bouffier, Pêcherie et Chauffour. Huit Arméniens fréquentent cette dernière école, en décembre 1924. Quatre mois plus tard, 3 inscriptions sont enregistrées à l'école maternelle de la rue Pêcherie. Au cours de l'année scolaire 1925-1926, 8 autres ont lieu. Le nombre

d'inscriptions culmine à 17 pour l'année scolaire 1930-1931. L'année suivante, c'est 14 autres inscriptions qui sont effectuées. Le nombre d'inscriptions se stabilise ensuite entre 6 et 9, selon les années, jusqu'en 1940, mis à part une chute des inscriptions au cours des années scolaires 1937-1938 (2 inscrits) et 1938-1939 (3 inscrits).

21 Le passage de ces enfants n'a laissé que peu de traces dans les écoles, laissant penser que leur installation a pu passer inaperçue aux yeux des autochtones. Il n'en est rien. Les sources scolaires sont en général peu bavardes sur le vécu des élèves et des familles ainsi que sur l'action des enseignants. Il faut également signaler le manque de sources faisant état de l'opinion publique à l'égard des étrangers en général et des Armé-iens en particulier. Même si les Arméniens ont bénéficié d'un regard plutôt favorable, notamment vis-à-vis de leur capacité à s'intégrer par le travail, il n'en résulte pas moins que les premiers contacts sont plutôt froids et les attitudes parfois hostiles ou perçues comme telles. Le témoignage de Mihran Dersarkissian nous le rappelle :

> Pour travailler, il n'y avait pas de problème. Mais pour se loger, personne ne voulait de nous. [...] Les gens ne nous connaissaient pas. Ils nous prenaient pour des bohémiens, des Juifs ou même des Turcs.[15]

22 Plusieurs témoignages corroborent une forte ségrégation dans la ville. L'école ne se trouve pas épargnée par ce phénomène. Les clans entre nationaux et Arméniens se maintiennent dans la cour d'école. Même si les jeux rassemblent, quelle que soit l'origine des enfants, les critiques de parents français se réveillent lors de conflits plus sérieux entre enfants.

École maternelle mixte de la rue Chauffour – Une classe vers 1932 – Sur un banc, dans la cour – Collection Der Tateossian.

23 Les enseignants des écoles concernées privilégient deux types d'accueil. Le premier, concernant la majorité des enfants inscrits, peut être caractérisé d'accueil ordinaire dans les classes. Les enfants sont en général scolarisés dans les petites classes, malgré la différence d'âge. Très peu le sont dans la classe qui correspond à leur âge, ce qui laisse supposer que ces enfants ne maîtrisent pas la langue française à leur arrivée à Valence. Les plus jeunes intègrent soit la maternelle soit la 6ème classe de l'école primaire (classe

qui correspond au cours préparatoire). Certains, ils sont rares dans les années 20, sont inscrits dans une grande classe de l'école primaire.

24 Quelques années après l'arrivée des premières réfugiées arméniennes, les enseignantes de l'école de filles de la rue Madier Montjau mettent en place une classe spéciale à destination des élèves ne maîtrisant pas la langue française. Cette classe spéciale, à laquelle est affectée une enseignante, fonctionne dès l'année 1929-1930, ceci pendant deux années. Cette initiative, alimentée par les remarques et les réflexions des institutrices, est portée par la directrice Mme Bachelet. L'école de la rue Madier Montjau, à travers les choix de sa directrice, tente d'apporter une réponse spécifique à partir du moment où le nombre d'élèves étrangers se renforce au sein de ses effectifs, au point peut-être de soulever certaines difficultés et certaines tensions :

> La Directrice de l'école a jugé bon, pour des raisons d'ordre pédagogique (ne pas alourdir les classes du début d'un poids mort qui retarde les progrès de l'ensemble de la classe ; adapter les méthodes employées généralement, à des étran-gers connaissant mal ou pas le français), de créer une classe spéciale pour les Arméniennes.[16]

25 Mais l'action spécifique des enseignants n'est pas toujours perçue de manière positive par les enfants :

> Une petite fille ayant jugé qu'elle n'était pas traitée sur un pied d'égalité avec les Valentinoises, resta un an sans répondre à sa maîtresse. Celle-ci croyait qu'elle ne comprenait rien au français, lorsque, ayant changé de maîtresse, elle révéla, au contraire, sa parfaite compréhension de notre langue.[17]

26 Quelques familles vont sortir de ce lieu d'accueil traditionnel et s'installer dans des quartiers périphériques. On peut s'interroger sur les raisons qui les poussent à agir de la sorte. En dehors du quartier de Fontlozier qui concentre plusieurs familles[18], la présence arménienne est plus diffuse dans d'autres quartiers. À la Crozette, l'école accueille le premier enfant d'origine arménienne le 13 janvier 1926, suivi d'un second le 4 juin 1928. L'école du Calvaire, située à l'extrémité sud de la ville, rue du Pontet (renommée plus tard école Henri Ner) accueille un nombre plus conséquent d'enfants. Nombre de familles viennent s'installer quartier de Fontlozier et y construisent leur logement. À cette époque, le quartier ne dispose pas encore d'une école. La construction n'interviendra que plus tard après la guerre. Une première inscription est enregistrée le 15 mai 1926. Trois garçons et deux filles y sont scolarisés l'année scolaire suivante. Les familles résident alors toutes quartier de Fontlozier.

27 Que peut-on dire de la manière dont ont été scolarisés les enfants dans ces quartiers ? Les cinq enfants inscrits à l'école du Calvaire à partir de l'année scolaire 1926-1927 le sont dans les classes qui semblent correspondre à leur tranche d'âge. La situation est certes différente. Les enfants sont jeunes : deux ont quatre ans et trois, huit ans. Ces derniers intègrent la classe élémentaire (classe probablement organisée en plusieurs divisions) alors que les plus jeunes sont dirigés vers la classe enfantine. L'école est habituée à accueillir des élèves étrangers puisque quelques familles italiennes la fréquentent déjà depuis le début des années 20.

28 La directrice de l'école de la rue des Vieillards enregistre le nom de la première jeune fille à la rentrée scolaire 1928. L'installation est beaucoup plus tardive quartier de Valensolles. Il faut attendre l'année 1936 pour y constater la présence du premier élève.

29 Des familles inscrivent également leurs enfants à l'Institution Notre Dame ou à l'école libre de la Visitation, rue Belle Image. Leur présence dans ces établissements scolaires

reste très mal connue. Elle est néanmoins attestée dès l'année scolaire 1924-1925[19] pour le premier et 1930[20] pour le second. Il n'est pas possible de dire si beaucoup d'enfants ont été scolarisées antérieurement à l'école de la Visitation même si une enquête départementale signale la présence de onze enfants dans l'enseignement privé, à Valence, en 1925.

30 Rien ne permet de distinguer enfants arméniens et français de souche. Les tenues et les coiffures sont les mêmes, ce qui traduit une acculturation immédiate des enfants, acculturation commencée dès la fréquentation des camps de réfugiés et des orphelinats, au cours de l'exil. C'est dans ces différents lieux que se développe un fort sentiment des familles et des individus vis-à-vis de l'instruction, vis-à-vis de l'intérêt pour une profession et vis-à-vis de la volonté d'apprendre un métier.

3 – Les résultats en français de cette population scolaire

Des résultats en français difficilement cernables

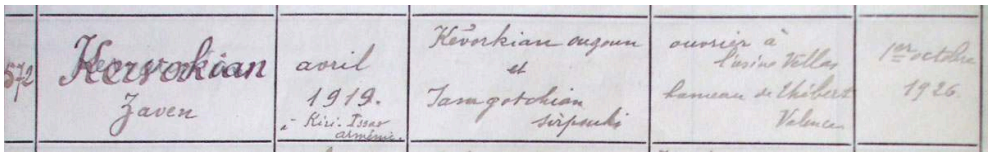
31 La principale source vient de l'étude des parcours scolaires. Les situations rencontrées peuvent être très diverses.

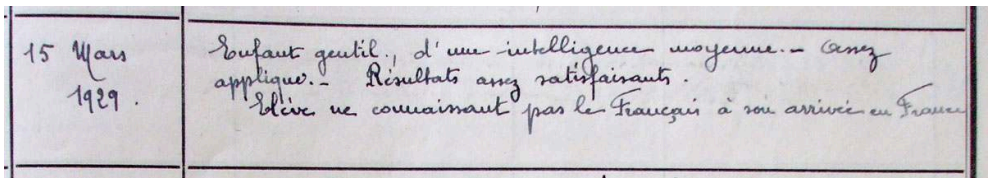
> G. Avedian, dont la situation reste néanmoins exceptionnelle, fréquente l'Institution Notre Dame de 1924 à 1930 (de la 6ème à la classe de 1ère). Cet élève est régulièrement primé au cours de sa scolarité. Il disparaît complètement des sources après la classe de 1ère. Sa famille semble être installée à Gargan, département de la Seine-et-Oise, en 1926, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre sa scolarité à Valence. Il est le seul élève d'origine arménienne à fréquenter cet établissement scolaire.

32 Des élèves vont suivre un parcours plus qu'honorable au sein de l'école primaire et vont tenter leur chance dans des études secondaires au lycée de Valence.

33 Pour d'autres, la majorité semble-t-il[21], la maîtrise de la langue française n'est pas acquise à l'entrée à l'école primaire.

Source : Registre matricule de l'école de la rue Mésangère à Valence.





34 L'usage du français est loin d'être répandu chez les toutes premières familles de réfugiés. Pourtant, en 1930, Roger Bastide fait la remarque suivante :« beaucoup commencent à parler convenablement le français »[22]. La précarité liée à l'exode puis à l'installation en France fait que les enfants n'ont pas forcément eu une scolarité toujours continue et linéaire. Ils entrent à l'école avec chacun leur propre histoire.

> Maria Hyareyrian (Mariam Eghiayan selon le registre d'immatriculation) et Josa Hadjian font partie des toutes premières élèves arméniennes à s'inscrire à l'école

primaire de filles de la rue Madier Montjau. Toutes deux, malgré leur âge, respectivement 10 et 11 ans, sont inscrites dans les plus petites classes de l'école : la 6ème pour Maria et la 7ème pour Josa (ce qui correspond à la classe de CP). Je note néanmoins que l'accueil d'élèves plus âgés dans les petites classes primaires n'est pas une pratique réservée uniquement aux enfants étrangers.

Le parcours de Josa Haejian (en fait Rosine Hadjian), née en 1913 ou 1914 à Afion Karahissar (Anatolie, à l'est d'Izmir), avant le génocide, montre à quel point les premières scolarités ne sont pas complètes. Toute sa famille, d'ailleurs, est originaire de cette région, qui fut un lieu de déportation en 1915. Sa mère Aghavnie Tcheritchian, née en 1888, est la veuve de Joseph Hadjian. Josa (ou Rosine), arrivée en janvier 1924, fait un passage très bref à l'école de la rue Madier Montjau, puisqu'elle y reste moins d'un an. L'année suivante, elle n'y est plus scolarisée. En 1926, elle réside à Valence, au n° 11 de la rue du Ha Ha !, avec son père (probablement) et ses frères. Est-ce un abandon ? Fait-elle le choix de quitter l'école pour travailler et par conséquent aider sa famille ?

35 Des liens familiaux assez étroits unissent chacune des familles des premiers élèves. À leur arrivée à Marseille, les situations familiales sont très complexes. Les déportations liées au génocide puis l'exode des populations arméniennes qui a suivi, ont souvent dispersé ou éclaté les familles qui tentent de se recomposer par la suite, une fois arrivées en France. De nombreuses erreurs (volontaires ou non) interviennent au moment de l'établissement des papiers d'identité. Les enfants étaient parfois vieillis à leur arrivée pour permettre leur embauche. Les erreurs d'état civil étaient d'autre part assez fréquentes, au moment d'établir les papiers d'identité ou lors des recensements (francisation des prénoms, écriture phonétique des noms et prénoms par les agents recenseurs ou les fonctionnaires). Il n'était pas rare qu'au départ du Proche-Orient les personnes recrutées par des employeurs français ou des commissionnaires modifient leur choix en dernière minute. Les personnes appelées à leur place n'effectuaient généralement pas le changement d'identité et s'attribuaient l'état civil des personnes initialement inscrites.

36 Les enseignantes des premières classes de l'école de la rue Madier Montjau relèvent l'engouement des élèves pour le calcul. Mais dès lors que les activités scolaires font appel à un niveau supérieur de maîtrise de la langue écrite ou parlée, les difficultés interviennent. La compréhension est le principal obstacle pour les enfants[23].

Le parcours de Maria Hyareyrian (ou Harerian, ou encore Eghiayan) n'est plus lisible. Cette enfant, ainsi que sa famille, quitte Valence en 1926, avant le recensement. Elle fait partie des personnes qui n'ont que transité dans la ville. Maria est semble-t-il née à Constantinople le 05/08/1913. Elle et sa famille sont également des rescapées du génocide. Maria figure parmi les effectifs de l'école primaire de filles de la rue Madier Montjau dès l'année scolaire 1923-1924[24]. Néanmoins son inscription n'est mentionnée dans le registre matricule qu'à compter du 13/10/1925[25], et ce jusqu'au 01/03/1926, date de son départ, avec sa famille, pour Paris. À cette époque, la capitale attire les réfugiés qui souhaitent s'y établir et y prospérer. Il est probable qu'elle vit avec sa mère, Tourfanda Eghiayan, née Topalian en 1890 à Kharpert, et sa grand-mère Serpouhie Tarakdjian, née en 1875 à Angora. La famille est illettrée. Seule Maria sait déjà écrire en 1924. Peut-être même a-t-elle un frère, nommé Krikor, né en 1906 à Zongouldag, mais rien de sûr. En 1931, Krikor est resté à Valence et vit chez ses oncle et tante, Agop et Sophie Hadji Hagopian. Selon le registre matricule de l'école de filles de la rue Madier Montjau, sa mère, Dipoui Hareyrian, exerce en 1925 la profession d'ouvrière d'usine.

Les renseignements concernant son parcours scolaire sont les suivants. Pendant l'année scolaire 1923-1924, elle est inscrite en 6ème classe[26] (ce qui correspond au

CP). Elle a alors 10 ans. L'année suivante (1924-1925), alors âgée de 11 ans, elle fréquente la 5ème classe (le CE1). Enfin, elle est accueillie en 3 ème classe (certainement le CE2), au cours de l'année 1925-1926. Malgré son retard initial, elle semble suivre une scolarité « régulière » à l'école de filles. Au début de l'année 1923-1924, Maria fait l'objet d'une double inscription dont l'une sous le nom de Sorpius.

37 Des remarques similaires peuvent être formulées pour les garçons. À la fin de l'année 1923, trois sont déjà inscrits à l'école du Palais et partagent la même classe (le CE1). Là encore, les parcours familiaux et scolaires sont divers mais se rejoignent.

Agop Hadjian (frère de Josa ou Rosine, précédemment citée) est né en 1911 (1909 selon les recensements de 1926 et 1931) à Afion Karahissar. En 1926, il est apprenti tailleur chez Perret. Il exerce, en 1931, comme tailleur chez Chambournier.
Nichan Hadji Hagopian est plus jeune, né en 1916 (le 15/01/1917 selon les recensements de 1931 et 1936) à Stanoz en Turquie. Son père y est né également en 1884. Il exerce à Valence comme cordonnier, entre 1927 et 1929, puis comme patron cordonnier en 1931 et enfin comme patron épicier rue Bouffier (n° 29) en 1936, professions qui établissent déjà un certain savoir-faire. Une sœur, Marie, naîtra à Valence en 1924.
Enfin, Elia Sarian, autre réfugié à fréquenter l'école du Palais dès 1923, est né en 1911 (1908 selon le recensement de 1926) à Ak Chéhir (région de Konya). Il vit chez son oncle Georges Sarian. Est-il orphelin ou s'agit-il simplement d'un enfant placé chez un proche ? Ce jeune va fréquenter la filière de l'apprentissage.

38 D'autres témoignages attestent de ces difficultés temporaires dans l'acquisition du français. Vehanouche Der Alexanian, malgré sa réussite ultérieure, ne suit pas au moment où elle est inscrite au cours préparatoire de l'école de la rue Madier Montjau. Elle suppose, plus tard, qu'elle n'a pas assimilé correctement la langue française à l'école maternelle. Pour d'autres, la maîtrise du français pose encore problème, même au bout de plusieurs années de fréquentation de l'école française. Paris Deve Oglou fréquente la classe spéciale de l'école de la rue Madier Montjau après avoir été scolarisée trois années dans cette école. Si l'on s'appuie uniquement sur les travaux de Roger Bastide, on peut estimer à plus de 40 % le nombre d'Arméniennes n'ayant pas un usage suffisant du français pour leur permettre de suivre dans la classe correspondant à leur âge[27].

39 Progressivement, au fil des années et des arrivées, l'école va faciliter l'intégration des enfants. Les instituteurs vont leur enseigner le français. C'est assez rapidement qu'ils s'en emparent même si l'arménien reste la langue maternelle, celle du foyer et des relations familiales.

Une expérience 'originale' menée à l'école de filles de la rue Madier Montjau

40 Roger Bastide, notre principal observateur des Arméniens au tout début des années trente, évoque la présence d'une 'classe spéciale' dans une école de filles du centre-ville, alors quartier très populaire. Cette classe, ouverte pour les filles ne maîtrisant pas le français, se compose de trente élèves, au début de l'année scolaire 1929-1930[28], âgées de 6 à 11 ans au moment de leur inscription. L'année suivante, cette classe est maintenue et comporte 27 élèves dont 11 anciennes élèves[29]. La scolarité suivie par ces enfants n'est en général pas très longue. Elles interrompent principalement leur étude entre le cours élémentaire 1ère année (5e classe) et le cours moyen première année (3e classe). Parmi elles, cinq obtiennent leur certificat d'études. Sept filles sur les 27

inscrites l'année suivante. L'une intégrera l'école primaire supérieure de filles à sa sortie de l'école primaire. Là encore, les chiffres et les données recueillies sont à manier avec prudence. Ces élèves ne semblent pas avoir mené une scolarité ni pire ni meilleure que celle de leurs camarades scolarisées dans les classes ordinaires. Il en va de même lorsque l'on analyse leur position professionnelle en 1946[30].

Premières arrivées, premiers parcours

41 Dans leur diversité, les premiers parcours révèlent certaines similitudes. Les enfants les plus âgés sont scolarisés peu de temps et abandonnent leurs études dès l'âge de 13 ans. Ils sont en général dans de petites classes. Aucun ne semble poursuivre au-delà de 13 ans, comme cela a pu se produire dans d'autres villes d'accueil. La priorité est donnée à la préparation d'un métier en recourant à l'apprentissage. Le plus jeune poursuit une scolarité plus ou moins chaotique et obtient finalement son certificat d'études en 1931, avant de rejoindre l'univers familial.

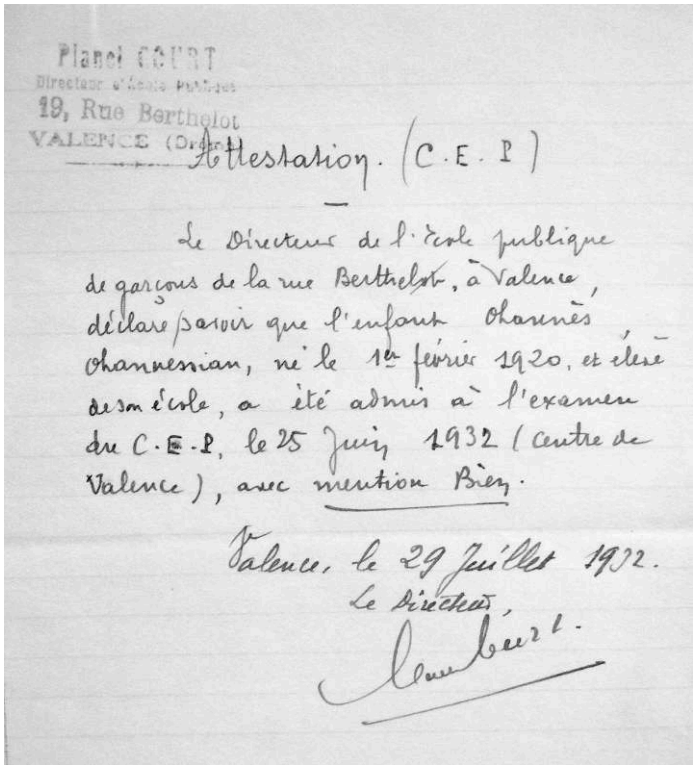
42 Les premières réussites au sein de l'école française se manifestent par l'obtention du certificat d'études primaires.

Tableau – Évolution du nombre d'enfants d'origine arménienne ayant obtenu le certificat d'études primaires entre 1926 et 1939 (Sources : listes par école des enfants pour l'organisation de la fête des écoles de la ville de Valence – presse locale).

	nombre total	filles	garçons
1926	1	0	1
1927	1	0	1
1928	3	1	2
1929	1	0	1
1930	3	2	1
1931	3	0	3
1932	6	2	4
1933	10	5	5
1934	12	4	8
1935	10	2	8
1936	14	2	12
1937	11	4	7
1938	16	10	6

1939	27	10	17
1926-1939	**118**	**42**	**76**

Source : Dossier scolaire, lycée Émile Loubet, attestation de réussite au CEP.



Planel COURT
Directeur d'Écoles Publiques
19, Rue Berthelot
VALENCE (Dr.)

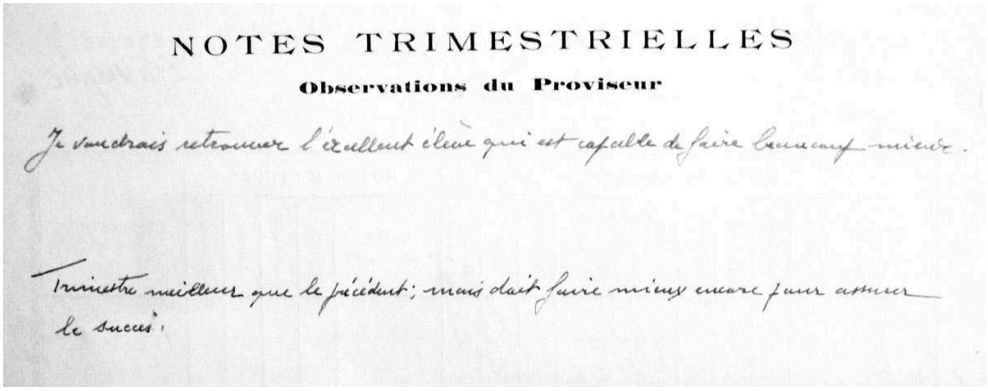
Attestation. (C.E.P.)

Le Directeur de l'école publique de garçons de la rue Berthelot, à Valence, déclare savoir que l'enfant Ohannès Ohannessian, né le 1er février 1920, et élève de son école, a été admis à l'examen du C.E.P. le 25 juin 1932 (centre de Valence), avec mention Bien.

Valence, le 29 juillet 1932.
Le Directeur,
Planel.

Agop Nalbandian est l'un des premiers élèves d'origine arménienne à l'obtenir en 1927 à l'âge de 14 ans. Issu d'une famille de quatre enfants, Agop s'installe à Valence avec ses parents, probablement, en 1926. Le père, originaire de Zongouldag en Turquie, ayant trouvé du travail aux Ollières (département de l'Ardèche) s'y installe le 8/12/1925 pour une très courte durée puisque l'année suivante l'ensemble des membres de la famille Nalbandian se trouve à Valence. Les parents y exercent comme épiciers patrons, profession qui leur procure à l'époque un certain statut social. Agop s'inscrit à l'école du Palais afin d'y terminer sa scolarité. Il se trouve placé dans la dernière classe, celle qui prépare au certificat d'études. Lorsqu'il arrive, son niveau est certainement jugé suffisamment bon par les instituteurs pour suivre le cours supérieur et réussir avec succès son certificat. Par contre, il ne semble pas poursuivre au-delà de l'école primaire, l'urgence pour les familles étant à l'obtention d'un travail. Quatre années plus tard, les aléas de la vie et la poursuite d'un apprentissage l'ont certainement conduit à exercer la profession de tailleur d'habits chez Manoukian. Son plus jeune frère intègre l'école primaire plus tôt. Il obtient son certificat d'études avant d'entrer au lycée de Valence et d'y réussir son baccalauréat mention « philosophie » en 1938.
Sur les quatre enfants que compte cette famille, deux terminent leur cycle primaire, mais un seul, le cycle secondaire. Ce dernier est une exception à l'époque.

Source : Lycée Émile Loubet (dossier scolaire) : appréciations trimestrielles obtenues par Nalbandian Vahé au cours de l'année 1937-1938.



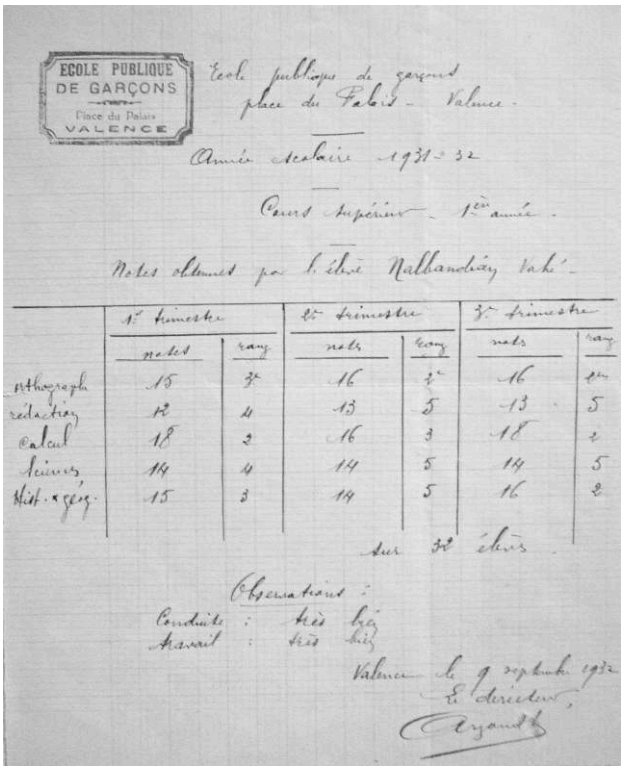
NOTES TRIMESTRIELLES

Observations du Proviseur

Je voudrais retenir l'excellent élève qui est capable de faire beaucoup mieux.

Trimestre meilleur que le précédent; mais doit faire mieux encore pour assurer le succès.

Source : Lycée Émile Loubet (dossier scolaire) : notes obtenues par Nalbandian Vahé au cours de son année au cours supérieur à l'école de garçons place du Palais.



ECOLE PUBLIQUE DE GARÇONS
Place du Palais
VALENCE

École publique de garçons place du Palais - Valence.

Année scolaire 1931-32

Cours supérieur - 1ère année.

Notes obtenues par l'élève Nalbandian Vahé.

	1er trimestre		2e trimestre		3e trimestre	
	notes	rang	notes	rang	notes	rang
orthographe	15	3e	16	2e	16	2e
rédaction	12	4	13	5	13	5
calcul	18	2	16	3	18	2
sciences	14	4	14	5	14	5
hist. géog.	15	3	14	5	16	2

sur 30 élèves

Observations :
Conduite : très bien
Travail : très bien

Valence le 9 septembre 1932
Le directeur,

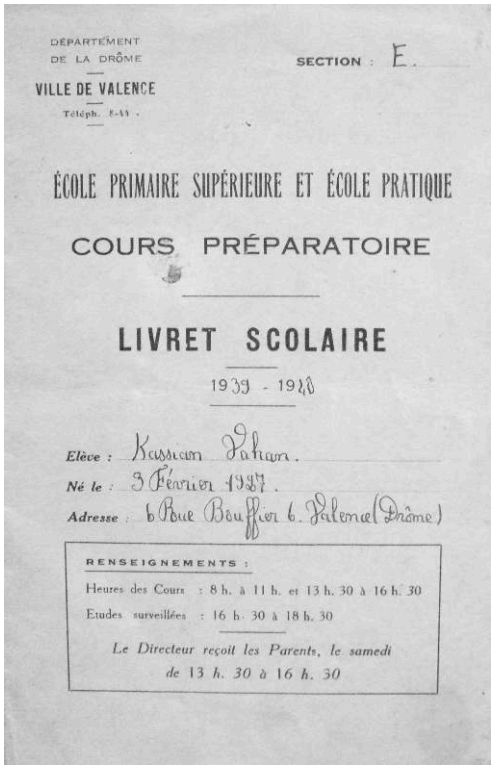
43 À partir de là, le nombre d'enfants accédant à ce diplôme va en se développant. En 1928, c'est trois enfants d'origine arménienne qui l'obtiennent. Toujours trois en 1930, puis cinq en 1931 et six en 1932. L'âge de ces premiers lauréats est souvent élevé. Le nombre d'enfants réussissant au CEP ne décolle réellement qu'à partir de l'année scolaire 1932-1933 qui marque une hausse certaine des réussites. Progressivement, les parcours deviennent plus réguliers.

44 Parmi les lauréats du certificat à la session 1928 se trouvent Artin Sarafian et Torcom Turquenian.

> Originaire de Tarse (près d'Adana), Artin arrive probablement avec sa famille le 16/07/1925. La situation familiale est très complexe à son arrivée et les renseignements obtenus par le recensement de 1926 sont à manier avec beaucoup

de précaution. Le recensement indique qu'Artin est né à Tarsous en 1914 et qu'il réside au n° 8, rue Balthazar Baro, avec huit autres individus nommés Sarafian. Aucune indication de parenté n'y est mentionnée. Le premier à figurer en tête de liste est Onnik (neveu de Berberian Nevrig), manœuvre chez Galibert, né également à Tarsous entre 1894 et 1899. D'autres personnes suivent : Angèle, née en 1904, Françoise, née en 1906 à Rodosto ; Vartoui, née en 1907 ; Vahram, née en 1908 (ces quatre femmes sont toutes ouvrières chez Gilibert et Tézier) ; Robert, né en 1916 ; et Joséphine, née en 1919 à Damas. Ses parents figurent-ils dans ces prénoms ? Vit-il chez et avec d'autres membres de sa famille ? À leur arrivée à Valence[31], les familles tentent de se recomposer. Il n'est pas rare que certains individus, orphelins de père et de mère, aient tenté de rejoindre d'autres membres de leur famille.

Source : Dossier scolaire (lycée de Valence) : livret scolaire, année 1939-1940.



DÉPARTEMENT
DE LA DRÔME

SECTION : E.

VILLE DE VALENCE

Téléph. 8-55 .

ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE ET ÉCOLE PRATIQUE

COURS PRÉPARATOIRE

LIVRET SCOLAIRE

1939 - 1940

Elève : Kassican Vahan.

Né le : 3 Février 1927.

Adresse : 6 Rue Bouffier 6. Valence (Drôme)

RENSEIGNEMENTS :

Heures des Cours : 8 h. à 11 h. et 13 h. 30 à 16 h. 30

Etudes surveillées : 16 h. 30 à 18 h. 30

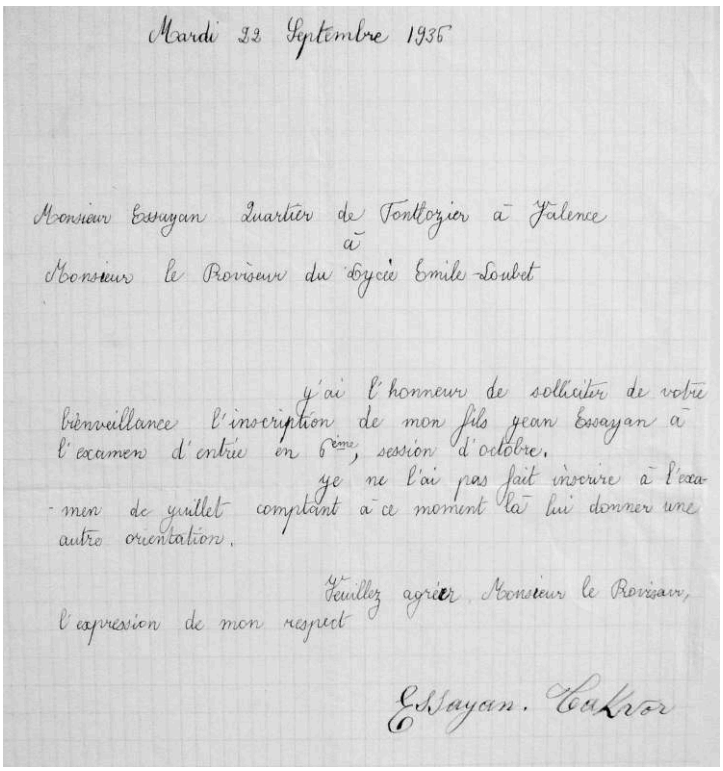
Le Directeur reçoit les Parents, le samedi de 13 h. 30 à 16 h. 30

À son arrivée, Artin intègre la 4ème classe (l'équivalent du CE2) à l'école du Palais, âgé alors de 11 ans. Après y avoir passé trois années, il en sort à quatorze ans avec le certificat en poche. Son léger retard à son entrée à l'école ne semble pas le gêner dans le bon déroulement de sa scolarité. Il est très vite comblé par sa réussite au certificat d'études. Certains enfants et orphelins ont reçu une première instruction dans les missions françaises du Proche-Orient. Le père de Jacques Simonian fait partie de ces personnes. Les frères dominicains du Liban l'adoptent, ainsi que d'autres enfants. Chez eux, il apprend la langue et la culture françaises. À son arrivée, il les maîtrise déjà fort bien, ce qui facilitera par la suite l'établissement de son commerce en boucherie.

Torcom Turquenian est plus âgé au moment de sa réussite. Il obtient son certificat en 1928, à l'âge de 16 ans, après avoir effectué une année à l'école primaire de la rue Berthelot. Le recensement de 1926 indique qu'il est plus âgé de deux années et qu'il exerce comme manœuvre chez Changeat. Arrivé probablement le 15/10/1924, il semble qu'au cours de l'année 1925, il travaille déjà dans l'industrie. Comment expliquer cette situation ? L'enfant reprend-il une scolarité ? Sous l'influence de qui et pour quelle(s) raison(s) ? Existe-t-il d'autres cas similaires ? Pas à ma

connaissance. L'âge élevé, même si les cas ne sont pas très nombreux, ne freine pas l'élan des enfants et la fierté des familles dans la réussite de leur progéniture.
Andonian Agop, né en 1913 (voire 1914 selon la source), fait également partie de ces élèves plus âgés qui réussissent leur certificat d'études primaires. Au même titre que Torcom, avec un décalage de plusieurs années, Agop réussit son certificat à la session 1929. Les vicissitudes de l'exil familial l'ont conduit d'abord à Marseille (où il semble y arriver en 1924) puis au Pouzin, autant d'étapes où il a pu acquérir et compléter sa scolarité. Sa présence à Valence est relevée à partir de 1928. Le recensement de 1931 le mentionne encore comme « étudiant ». Entre-t-il à l'école primaire supérieure de Valence ? Qu'est-ce qui l'a poussé à poursuivre jusqu'à un âge relativement avancé sa scolarité primaire ? Sa position scolaire et sa proximité avec la langue et la culture arméniennes le conduisent à s'établir comme interprète en 1936, puis comme négociant en 1946.

Source : Dossier scolaire – Lycée Émile Loubet (Valence 26).



Mardi 22 Septembre 1936

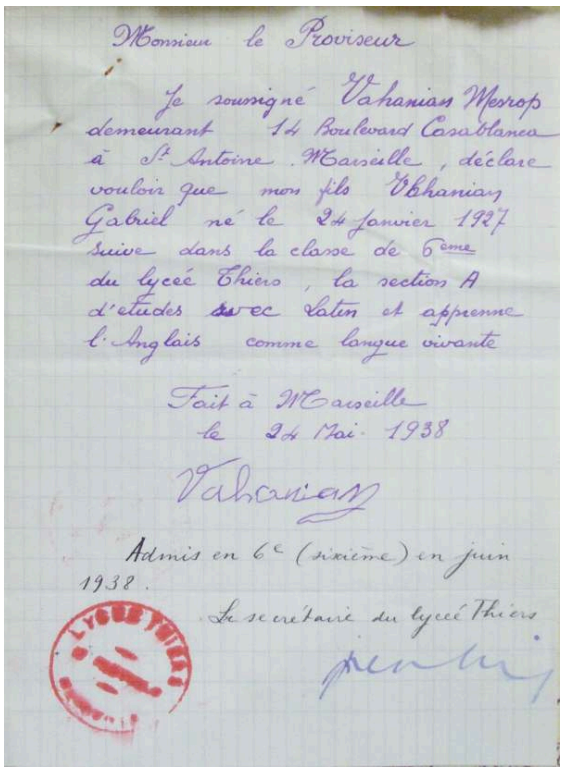
Monsieur Essayan Quartier de Fontfozier à Valence
à
Monsieur le Proviseur du Lycée Emile Loubet

J'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance l'inscription de mon fils Jean Essayan à l'examen d'entrée en 6ème, session d'octobre.
Je ne l'ai pas fait inscrire à l'examen de juillet comptant à ce moment là lui donner une autre orientation.

Veuillez agréer Monsieur le Proviseur, l'expression de mon respect

Essayan. Valence

Source : Dossier scolaire – Lycée Émile Loubet (Valence, 26).



Monsieur le Proviseur

Je soussigné Vahanian Mesrop demeurant 14 Boulevard Casablanca à St Antoine. Marseille, déclare vouloir que mon fils Vbhanian Gabriel né le 24 janvier 1927 suive dans la classe de 6ème du lycée Thiers, la section A d'études avec latin et apprenne l'Anglais comme langue vivante

Fait à Marseille le 24 Mai 1938

Vahanian

Admis en 6e (sixième) en juin 1938.

Le secrétaire du lycée Thiers

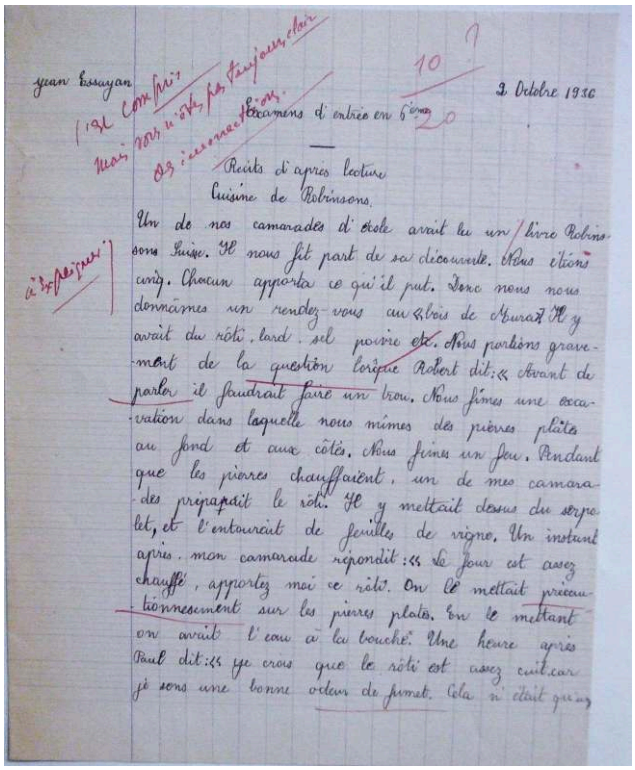
Sans citer toutes les réussites intervenues par la suite, il convient de mentionner celle, mitigée, de Stepan Markarian, né en 1918 à Malatia. Son parcours scolaire est représentatif des difficultés qu'ont pu rencontrer les familles étrangères à maintenir leurs enfants dans une scolarité secondaire encore très sélective.

> Stepan mène un parcours honorable à l'école primaire puisqu'il obtient son certificat en 1930. Alors âgé de 12 ans, il intègre, la rentrée suivante, la classe de cinquième B du lycée de Valence. Puis la classe de quatrième, l'année suivante, qu'il redouble, et enfin la classe de troisième, trois ans plus tard, classe également redoublée. Ces deux redoublements laissent supposer les difficultés de tous ordres auxquelles sont confrontés les jeunes gens. Stepan quitte définitivement le lycée en 1935.

45 D'autres réussites sont attestées, ce qui laisse supposer une maîtrise évidente de la langue française, pour certains. À la fin de l'année scolaire 1932-1933, deux jeunes filles d'origine arménienne[32] terminent leur scolarité à l'école de la Visitation en possession l'une du certificat élémentaire, l'autre du certificat supérieur.

46 Toutes les données présentées posent la question de l'intégration des enfants de réfugiés arméniens dans le système éducatif français et de la manière dont celui-ci l'a favorisée. Il est intéressant de noter comment, dans une période peu favorable à la présence d'étrangers, une population étrangère intègre le système éducatif et se l'approprie.

Source : Dossier scolaire (lycée Émile Loubet) – Examen d'entrée en 6ème, copie de français.



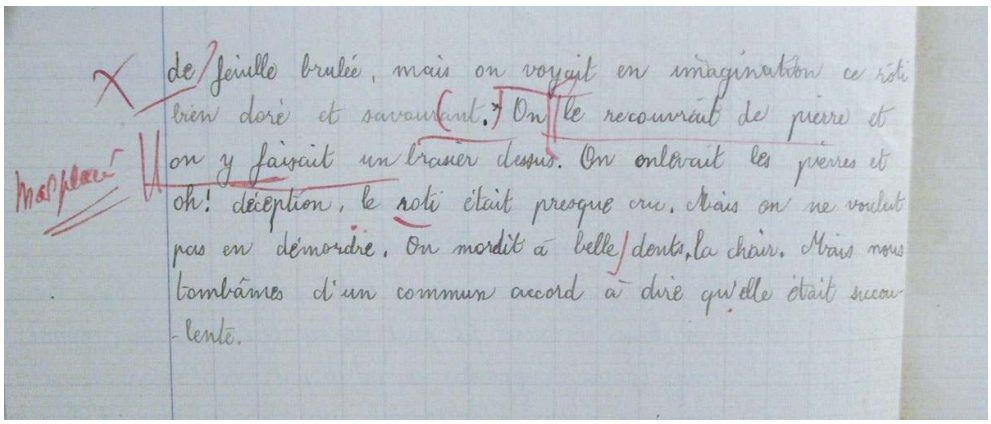
Jean Essayan 2 Octobre 1930

Examens d'entrée en 6ème

Récits d'après lecture

Cuisine de Robinsons.

Un de nos camarades d'école avait lu un livre Robinsons Suisse. Il nous fit part de sa découverte. Nous étions cinq. Chacun apporta ce qu'il put. Donc nous nous donnâmes un rendez-vous au bois de Murat. Il y avait du rôti, lard, sel, poivre etc. Nous parlions gravement de la question lorsque Robert dit: « Avant de parler il faudrait faire un trou. Nous fîmes une excavation dans laquelle nous mîmes des pierres plates au fond et aux côtés. Nous fîmes un feu. Pendant que les pierres chauffaient, un de mes camarades préparait le rôti. Il y mettait dessus du serpolet, et l'entourait de feuilles de vigne. Un instant après, mon camarade répondit: « Le four est assez chauffé, apportez moi ce rôti. On le mettait précautionnesement sur les pierres plates. En le mettant on avait l'eau à la bouche. Une heure après Paul dit: « je crois que le rôti est assez cuit car je sens une bonne odeur de fumet. Cela n'était que



de feuille brulée, mais on voyait en imagination ce rôti bien doré et savoureux. On le recouvrait de pierre et on y faisait un brasier dessus. On enlevait les pierres et oh! déception, le rôti était presque cru. Mais on ne voulut pas en démordre. On mordit à belle dents, la chair. Mais nous tombâmes d'un commun accord à dire qu'elle était succulente.

Photographie –Une classe en 1939 à l'école de filles de la rue Madier Montjau – Collection Der Tateossian.

NOTES

1. Cette communication correspond à une thèse d'histoire en cours, *Les parcours scolaires des élèves de familles arméniennes à Valence entre les deux guerres*, sous la direction de Sylvie Schweitzer, université Lyon 2.

2. Émile Temime, *Histoire des migrations à Marseille*, T3 : *Le cosmopolitisme de l'entre-deux-guerres (1919/1945)*, Éditions Jeanne Laffitte, 2007, 188 p.

3. Mlle E. T..., « Quelques aspects démographiques de la colonie arménienne d'Issy-les-Moulineaux », in Louis Chevalier et al., *Documents sur l'immigration, Travaux et Documents*, INED, cahier n° 2, Paris, PUF, 1947, p. 119-139.

4. Cité p. 33 dans Aïda Boudjikanian-Keuroghlian, *Les Arméniens dans la région Rhône-Alpes*, Revue de géographie de Lyon, HS, Lyon, 1978, 214 pages.

5. *Ibid.*, p. 39.

6. *Ibid.*, p. 39.

7. Notamment celles consultables dans l'ouvrage d'Aïda Boudjikanian-Keuroghlian, *Les Arméniens dans la région Rhône-Alpes*, *op. cit.*, ainsi que toute la documentation recueillie sur l'installation des Arméniens en France et à Valence. Presqu'un peu partout, une « classe » arménienne a été ouverte sur le lieu même du premier accueil. Cette pratique est en usage dans les campements du Proche-Orient. Il en fut également ainsi à Décines, au moment de l'installation Quartier de la Poterie. De même, la « classe arménienne » qui fonctionne à la fin des années 20 quartier de

Fontlozier à Valence et qui attire les enfants de ce quartier peut certainement être l'une des réminiscences de la toute première « classe » ouverte dans le campement de l'avenue Victor-Hugo.

8. Selon les sources, la première installation dans la ville remonte à juillet 1922 « Ago, Boghos et les Autres – (1) Mal vêtus, fatigués, le regard perdu, ils arrivèrent à Valence. Cela sentait la misère, le drame, le chagrin », par Michel Richard, *Dauphiné Libéré*, 10/03/1976 (et « Les voyageurs de l'été 22 », *Dauphiné Libéré*, n° 2045, du 19/07/1992) ou octobre 1923 (Frédéric Bourgade, *Les Arméniens de Valence, une intégration réussie*, Édition Les Belles Feuilles.

9. Jean-Luc Huard, « Les Arméniens de Valence, des années 20 à nos jours », *Revue drômoise*, 515, mars 2005, p. 9-22.

10. Je renvoie aux différents articles parus dans la presse locale.

11. À Marseille, par exemple, l'entrée dans les écoles communales ne semble pas immédiate. Sous l'action de personnalités arméniennes, présentes à Marseille depuis 1880 (parmi elles, la famille Portoukalian qui exerce une influence particulière au sein du « Conseil National »), une école bilingue est ouverte au camp Oddo dès l'année 1923, répondant à un besoin urgent d'encadrement de la jeunesse. Des orphelines sont également scolarisées à l'école Tebrotzassère et reçoivent une instruction principalement arménienne. L'entrée dans les écoles communales de la ville semble liée à l'implantation des familles dans certains quartiers.

12. Certaines écoles catholiques, comme nous le verrons plus loin au cours de mon exposé, ont accueilli des enfants.

13. Témoignage de Georges Bonnet, conseiller municipal sous la municipalité Perdrix et entrepreneur en bâtiment, recueilli dans « Ago, Boghos et les Autres – (1) Mal vêtus, fatigués, le regard perdu, ils arrivèrent à Valence. Cela sentait la misère, le drame, le chagrin », par Michel Richard, *Dauphiné Libéré*, 32e année, 10/03/1976.

14. Selon les états nominatifs des écoles concernées.

15. Cité p. 21 dans Frédéric Bourgade, *Les Arméniens de Valence. Une intégration réussie*, Éditions « Les Bonnes Feuilles », Valence, 1991, 179 pages.

16. Cité p. 37 dans Roger Bastide, « Les Arméniens de Valence », *Revue Internationale de Sociologie*, 1930, volume 39.

17. *Ibid.*, p. 40.

18. Il est à noter que des familles s'installent très vite dans cet espace inoccupé de la ville et que l'emplacement des premières maisons le long de la voie ferrée semble correspondre à l'emplacement des baraquements mis à disposition par les ateliers de construction de la Drôme.

19. *Institution privée d'enseignement primaire et secondaire catholique – Distribution solennelle des prix*, année 1925, archives départementales de la Drôme, cote ADD 5T12/8.

20. « Chronique et bibliographie » in *Bulletin de la Société d'Archéologie et de Statistique de la Drôme*, séance du 16/04/1931, Tome LXIII de la collection, année 1931-1932, Valence, p. 155-156.

21. Si l'on se réfère à la classe de première inscription. Étude en cours.

22. Roger Bastide, art. cité, p. 18.

23. Roger Bastide, art. cité, p. 37.

24. La liste nominative de l'école indique qu'elle est inscrite en 6ème classe (source : archives municipales de Valence).

25. On peut supposer qu'il s'agit d'une erreur, les registres matricules n'étant pas toujours tenus avec une grande rigueur, alors que les listes nominatives étaient destinées à être communiquées à la Mairie.

26. L'organisation des classes peut varier d'une année sur l'autre et d'une école à une autre. Au sein d'une même classe peuvent coexister plusieurs divisions (comme ce fut le cas à l'école de la Cathédrale ou à l'école du Calvaire).

27. Selon Bastide, 26 filles, sur un total de 62 élèves, fréquentent la classe spéciale en 1930. J'en compte 27 sur un total de 57 à la fin de l'année 1930.

28. Ce chiffre est donné au 31/12/1929. Il a pu bouger au fil de l'année scolaire.
29. Peut-être 12, selon qu'Anika Tarakdjioglou vient s'inscrire en cours d'année suite à son départ de l'école de filles de Bourg-lès-Valence.
30. Étude en cours. Ce ne sont que des pistes.
31. La situation est la même dans d'autres villes françaises.
32. Respectivement, Ghendjoglon Rebecca et Inkeballian Irène. Je suppose que ces deux élèves ont suivi l'intégralité de leur scolarité à l'école de la Visitation. Leur nom n'est jamais apparu dans les archives des écoles publiques.

RÉSUMÉS

Lancés sur les routes de l'exil, suite au génocide de 1915 perpétré par le gouvernement Jeune-Turc, les réfugiés arméniens sont à la recherche d'un territoire susceptible de les accueillir. Après un exode qui a duré plusieurs années, et qui les a conduits dans les pays de la péninsule balkanique et dans tout le Proche-Orient, certains font le choix de la France. C'est en 1922 ou 1923 (selon les sources) que les premiers réfugiés débarquent à Valence. D'autres leur emboîtent le pas les années suivantes. Ma contribution tentera de mettre en évidence la manière dont les écoles valentinoises ont accueilli les réfugiés ainsi que les parcours qu'ils y ont effectués. Je terminerai mon propos par des remarques sur l'acquisition du français par ce groupe d'étrangers. Cette présentation s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus large menée sur les parcours scolaires accomplis par les élèves étrangers en vue de leur intégration à la société locale. Jusqu'à présent, aucune recherche n'a porté sur l'étude des parcours scolaires des enfants d'origine arménienne. Leurs parcours au sein des écoles valentinoises, ainsi que ceux des élèves d'autres nationalités dépendent à la fois de l'engagement des individus et de leur famille en matière d'instruction mais également de l'action des enseignant-e-s sur le terrain scolaire.

Launched on the exile roads, after the genocide of 1915 caused by the Jeune-Turc government, the Armenian refugees are in search of a territory open to welcome them. After an exodus which lasted several years and conducted them in the Balkan States and in the Near East, some of them make the choice of France. The first refugees turn up in Valence in 1922 or in 1923 (it depends on the pieces of information.). Others will follow a few years later. My contribution will tent to show how the schools of Valence welcomed the refugees as well as the school careers that they did. To conclude, I will make comments on the acquisition of the French at school by this group of refugees. This text is part of a study about the school careers of foreigners for their integration at the local society. Until now, no research was about the school careers of the Armenian refugee children. Their career in the schools of Valence depends on their commitment to their schooling, the support of their family but depend on the action of the teachers too.

INDEX

Mots-clés : école française, élèves étrangers, orientation scolaire, parcours scolaires, réfugiés arméniens, scolarités
Keywords : advice on courses to be followed, armenian refugees, foreign pupils, french school, school career, schoolings

AUTEUR

JEAN-SÉBASTIEN GAUTHIER

doctorant
Histoire moderne et contemporaine, université Lyon 2
jean-sebastien.gauthier@orange.fr